

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 152

Artikel: La Chine et les chinois
Autor: Martin, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250117>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 28^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

28^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Les Chinois ont un véritable culte pour leurs morts. Ce culte est une des formes de la piété filiale qui, chez eux, atteint parfois, en quelque sorte, à un degré idéal. Aussi n'existe-t-il point pour eux cérémonie particulière plus importante que les funérailles. Contrairement à la pente naturelle de l'homme de détourner son esprit de l'idée et de l'image de la mort, le chinois met au nombre de ses premières et de ses principales préoccupations de se pourvoir, dans la fleur de l'âge encore, du plus beau cercueil possible. C'est pourquoi, il se fait un commerce considérable de ces meubles funèbres. Il en est de prix accessibles à toutes les bourses; les uns sont faits du bois le plus simple; les autres d'un bois précieux ornés de sculptures et de riches dorures. Ce meuble que le céleste se procure généralement à grands frais est, à ses yeux, le meuble le plus précieux de tous. On a vu des enfants qui pour donner à leurs parents la satisfaction d'avoir, de leur vivant, un beau cercueil, ont, non seulement, peiné et économisé à cet effet, mais se sont même vendus en esclavage. A la mort d'un Chinois, les honneurs lui sont prodigués. A peine a-t-il expiré, ou selon la gracieuse expression chinoise, a-t-il *salué le monde*, qu'on le revêt avec empressement de ses plus beaux habits, et, s'il en a, de tous les insignes de ses dignités. Il est déposé dans le cercueil sur une couche épaisse de coton, mêlé de chaux. L'effet de ces deux substances est d'absorber toute humeur fétide qui pourrait s'échapper du cadavre. Le cercueil est, en outre, si bien enduit intérieurement de poix et de bitume qu'aucune odeur nauséabonde n'en vient vicier l'air. L'usage est de ne faire l'inhumation du défunt qu'au bout de trois

fois sept jours. Ce temps se réduit parfois à sept jours et même à trois. Mais ce n'est pas chose rare de voir des enfants qui pour satisfaire à leur piété filiale, garderont jusqu'à trois ou quatre ans, sous leur toit, le corps de leur père.

Pendant les jours qui précèdent l'inhumation, le cercueil où repose le défunt est exposé dans une salle qu'on a eu le soin de tendre de blanc, mêlé çà et là d'étoffes de soie noires ou violettes. Devant le cercueil se trouve une table sur laquelle est placée l'image du défunt. C'est là, dans cette salle que parents et amis viennent nombreux présenter leurs respects au défunt. Voici de quelle manière il le font :

Ils se jettent à terre et plusieurs fois frappent le sol de leur front. Chaque visiteur, avant de se retirer, fait don au mort de parfums et de bougies. Derrière une draperie se tient avec ses frères le fils aîné du défunt. Il sort, en rampant de cette retraite, et c'est dans cette attitude bizarre qu'il vient rendre aux visiteurs les hommages qu'ils ont présentés au corps de son père. Du côté opposé est tendue une autre draperie qui dissimule au regard les femmes et filles du défunt. Chaque fois que le fils aîné sort en rampant saluer les visiteurs, celles-ci poussent, rythmés, et comme en cadence, force cris et gémissements. L'affluence s'accroît encore le jour des obsèques. La magnificence qui est alors déployée est naturellement en rapport avec les richesses et les dignités dont jouissaient le défunt.

Mais combien est grand le rôle que jouent là, la vanité et l'ostentation. Le luxe de splendides funérailles absorbera parfois des fortunes entières et ruintera totalement des familles. Dans ces pompeuses funérailles, le cercueil est déposé sur un superbe catafalque portatif que recouvre un dais de soie violette. Quatre houpes de soie blanche en surmontent les coins. Il

meuré du sentiment d'autrefois. Ils avaient, tous deux, pour fils, l'angélique Yvan, et le doux infirme qui, parfois, comme un ange du ciel, venait l'encourager à l'espoir, plaiderait sa cause...

Le soir était venu; puis ce fut la nuit; le moment où tout s'apaise et s'endort dans la grande capitale. Il écoutait, dans le silence, le balancement de la petite pendule de marbre noir qui semblait murmurer de son tic-tac monotone, régulier :

« Je marche... Je marche, les heures s'écoulaient. Demain tu auras reçu une parole de pitié ou tu seras mort. »

Et dans l'anxiété de l'attente, tout l'être du malheureux se crispait d'une telle souffrance que ses mains se convulsaient sur le drap blanc.

Enfin, après le glissement des minutes, il vint un moment où les ténèbres furent chas-

y a jusqu'à soixante quatre hommes qui le portent.

Les premiers qui ouvrent le convoi funèbre marchent sur une seule ligne. Ils portent des statues de cartons représentant des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux. Suivent les musiciens qui font entendre des airs lugubres. Puis défilant sur deux rangs, s'avance une seconde troupe qui porte des étendards, des cassolettes où brûlent des parfums, des tablettes où sont gravés le nom et les qualités du défunt.

C'est alors seulement que, viennent les parents à commencer, par le fils aîné du défunt. Il est recouvert d'un sac, s'appuyant, le corps courbé, sur un bâton. Il marche immédiatement après le cercueil suivi de ses frères, de ses fils, de ses neveux et des parents plus éloignés. Vient ensuite enfermées dans des chaises, revêtues d'étoffes blanches les femmes et les filles du défunt qui ne se font point faute de faire retentir l'air de leurs gémissements.

Mais ces gémissements ont quelque chose de si guindé, de si compassé, qu'il est visible que ce sont choses de pure convention. Mais cette douleur de commande a aussi son expression dans les cris bruyants de pleureuses de profession.

Le corps du défunt descendu dans la tombe, il est d'usage de donner un magnifique repas aux assistants. Ce repas se donne à quelques pas de la tombe, sous quelque construction hâtivement élevée à cet effet. Après quoi, des remerciements faits au fils aîné, la foule s'écoule et se disperse. Mais s'il se fût agi de l'inhumation d'un grand de l'empire, un certain nombre de ses parents n'eût point, durant un mois ou deux, quitté le lieu de sépulture. Pendant tout ce temps, ils demeurent dans les bâtiments construits près de la tombe, où tous les jours ils vont porter les témoignages de leur douleur.

sées par l'aube. Le rayon du matin se faisait lumineux; la vie reprenait dans Paris. Les facteurs de la poste, ces messagers de la joie ou de la tristesse, se rendaient dans chaque demeure. Celui qui portait, dans sa boîte, la grande enveloppe dont l'adresse avait été mise par la main de la Bocellini, arrivait à l'hôtel garni, où s'était réfugié le malheureux Boleslas.

Il prit la missive, et fébrilement, la décheta.

Et devant sa lettre, qui lui revenait sans avoir même été ouverte, il demeura comme pétrifié. Quoi ! n'était-ce pas même le suprême refus, cette indifférence, ce mépris de Marie-Alice ? Elle dédaignait même de lire. Ah ! qu'il s'était trompé en croyant qu'il restait encore une vertu de généreuse indulgence dans ce cœur. Son arrêt était porté ; il n'avait plus qu'à mourir !

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 51

LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

Et, là-bas, dans sa misérable chambre. Boleslas espérant encore qu'il n'était pas entièrement banni du cœur de sa femme, attendait une réponse dans une anxiété fiévreuse. Il avait confiance dans la magnanimité de Marie-Alice. Puisqu'ils s'étaient aimés, il ne pouvait concevoir l'absolue indifférence à la douleur qu'il éprouvait. Il lui avait infligé d'extrêmes souffrances; mais quelque chose devait être de-